Circa 1980

François Hébert

Volume 51, Number 3 (285), September 2009

Mythes 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (2009). Circa 1980. *Liberté*, 51(3), 86–92.

TÉMOIGNAGE
FRANÇOIS HÉBERT

CIRCA 1980

L'écriture sera libre, ou ne sera pas.

JACQUES GODBOUT

« Écrire » (*Liberté*, 1971)

Je suis entré à *Liberté* en 1976, l'année de tous les espoirs, l'année olympique avec Nadia Comaneci, l'année où René Lévesque est devenu premier ministre du Québec, l'année des soixante victoires des Canadiens de Montréal, l'année de la mort de Claude-Henri Grignon et de la naissance du lanceur de baseball Éric Gagné...

J'avais été coopté par François Ricard, le premier de notre génération à la revue. Nous avons tout juste la trentaine. Quelques mois plus tard, nous avons fait entrer un troisième mousquetaire à la revue, Yvon Rivard. Nous n'étions pas connus à l'époque. Nous n'avions que des doctorats en lettres à notre crédit. Nous avons fait un peu de tourisme en Europe. Nous étions les ombres de Romain Rolland, de Georges Bernanos, d'André Malraux. Mais nous avons des ambitions.

Nous revenions d'Aix-en-Provence plus précisément, où le Québec était bien représenté avec les poètes Madeleine Gagnon et Marcel Bélanger, le sociologue Jacques Pelletier, le lauréat québécois Michel Pierssens, le dadaïste André Gervais, le philosophe Pierre Gravel, l'auteur et chroniqueur de théâtre Michel Bélair, le médiéviste Michel

Hébert, les futurs syndicaliste et politologue Vincent Dagenais et Diane Éthier, les romanciers Jacques Desautels et Jacques Savoie, l'Acadien Jean-Marie Nadeau et le Manitobain Réginald Lacroix, et j'en passe et j'en oublie. La vie ne coûtait rien là-bas, à l'époque, et la ville appartenait aux étudiants. Plus que Paris, Aix nous était un centre, avec l'Espagne à gauche, l'Italie à droite, les Alpes en haut et la Méditerranée en bas. Nous organisions des tournées dans les bars. Nous avions une équipe de hockey à Marseille. Ô neiges d'antan, ô calissons de la Reine Jeanne! Trêve de nostalgie : j'étais un disciple de Malraux, ne l'oublions pas, et Proust et lui n'avaient guère en commun que leur différence.

Nous voulions *écrire*. Le verbe était intransitif. C'était notre lyrisme, tant au sens ancien d'enflure oratoire proche du délire ou de la voix du bébé qui *lyre* (au sens de Léandre Bergeron) qu'au sens de paramètre de notre identité, de notre subjectivité, de notre problématique, de nos *énonciations* (au sens de Dominique Rabaté).

Avec nos bourses, nous nous achetâmes des voitures européennes détaxées. Le dollar était plus riche en ce temps-là, ainsi que notre capital symbolique de jeunes loups. Et nous rentrâmes au pays *incertain*, selon l'épithète de Jacques Ferron.

À l'époque, le mot *pays* renvoyait tout de même au Québec, je me souviens, avant que Radio-Canada n'en change le référent pour qu'il désigne plutôt le Canada, pour faire plaisir aux Daniel Johnson et Jean Pelletier de ce monde, et donne une raison d'être aux prévisions de la météo à Moose Jaw, Sheila Fischman me pardonne. L'hiver de Vigneault n'a jamais été celui des plaines de l'Ouest. De quoi chialer comme un Falardeau que la liberté n'est pas une marque de yogourt! Et que me fait le temps qu'il fait à Mâchoire d'Original? Comme quoi tout est dans les mots, pourvu qu'on veuille et sache les interroger. Ou les chanter comme Éluard ou Félix Leclerc, pour qui la liberté n'était pas un vain mot.

Ou alors rien n'y est, dans les mots, si on en décide ainsi.

Aujourd'hui, dans les faits, 2009 n'est plus exactement l'année de tous les espoirs : le stade olympique est payé mais inutile, le *bobble-head* Jean Charest nous tient lieu de premier ministre, les Canadiens ont cent ans et besoin de bâtons en forme de béquilles, Ignatieff sera-t-il un nouveau Kovalev, etc.

Alors, toutefois, le pays avait le vent dans les voiles et nous avions à nous y adapter, vu la demande dans les universités qui venaient de nous embaucher pour enseigner la littérature nationale. Mais nous

voulions aussi et surtout écrire. L'université ne nous en demandait pas tant. Il nous fallut un autre lieu.

Liberté serait ce lieu.

Mettez-vous à notre place : vous arriviez dans une revue célèbre, chez des penseurs et des écrivains célèbres, qui publiaient des articles pour ainsi dire instantanément célèbres et fréquentaient nombre d'autres penseurs et écrivains célèbres. C'était intimidant. Jean-Guy Pilon avait connu René Char et peut-être aussi Juliette Gréco. Jacques Folch-Ribas était architecte. Le discret Jacques Brault n'était pas moins l'un de nos grands poètes, et il était publié en France. Fernand Ouellette réalisait de solides émissions à Radio-Canada et Henry Miller était son ami. Le rabelaisien André Belleau citait les sémiologues et les sociologues les plus *in*. Godbout, l'homme du *vécir*, revenait toujours d'une soirée avec quelque grosse peinture, Jacques Parizeau et Robert Bourassa par exemple. Et puis il y avait les grandes ombres mystérieuses : Hubert Aquin, Michèle Lalonde...

Donc nous prîmes d'assaut la forteresse *Liberté*, ou le château ou la cathédrale (de mauvaises langues disaient plutôt : la chapelle), avec le désir plus ou moins conscient de la faire nôtre, mais elle se défendit, malgré sa fatigue. Les anciens, justement à cause de l'usure, nous avaient appelés en renfort : ils galéraient à la revue depuis une quinzaine d'années, avaient produit une centaine de numéros. Déjà, autour de 1970, ils ont la quarantaine et ils s'offrent un bilan de santé (numéro 73). Une revue est chronique comme une maladie. Nos propres symptômes seront diagnostiqués en 1980, dans le numéro 127 : Ricard prône le scepticisme, Hébert les paradoxes, Robert Melançon l'humilité, Belleau la critique, Rivard un imaginaire épuré, Réjean Beaudoin le culturel, René Lapierre un dialogue avec la mort. Pouvons-nous célébrer notre guérison aujourd'hui ? Se remet-on jamais de sa jeunesse ?

Les premiers contacts avec nos pères, pairs en devenir mais d'une décennie ou deux nos aînés, furent respectueux, voire obséquieux, mais méfiants, craintifs. Le directeur Jean-Guy Pilon nous recevait chez lui dans son salon feutré de Notre-Dame-de-Grâce ou dans la cour l'été, avec des petits fours et du café dans de jolies tasses de porcelaine. C'était agréable, un peu trop en fait. Nous allâmes même à New York pour un *brainstorming* entre nous. Les réunions étaient sacrées, personne ne s'absentait sauf en cas de force majeure. Avant qu'elles ne débutent, je jouais aux échecs avec Folch, avec Brault. En

bons frères ennemis, l'universitaire Belleau et le polémiste Godbout croisaient le fer à tout propos et, quand le premier quitta la vie, le second quitta la revue. Mais j'anticipe de nouveau : ressuscitons Belleau et retrouvons-nous en 1980, un peu avant ou un peu après.

Les anciens étaient au nombre de six, mais, comme il y avait des frictions, à tout le moins des malentendus, et pour établir un équilibre, les jeunes proposèrent l'admission de trois nouveaux à la revue (Beaudoin, Melançon, Lapierre). Nous eûmes ainsi deux comités, l'un de direction pour ne rien faire (les anciens) et l'autre de rédaction (les jeunes) pour faire le reste. Du moins telle était notre perception à l'époque, sans doute exagérée. Mais la réalité se résume souvent aux perceptions que l'on en a, et il fallait que quelque chose arrive.

Rapidement Beaudoin ne se sentit plus à l'aise. Exit Beaudoin. Une vingtaine d'années plus tard, il ferait son nid dans une autre revue. Une revue est aussi une auberge espagnole. Yves Beauchemin nous visiterait, Marie José Thériault, d'autres encore.

Donc les tensions s'avivèrent circa 1980, et le directeur sentit la soupe chaude. Il n'admettait pas la contestation. Or nous lui demandions des comptes sur les comptes de la revue, sur les finances et sur notre lectorat. Mais il le prit mal et théâtralement fit ses adieux à tout le monde. Il s'en alla en emportant dans ses poches la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Nous la lui laissâmes. Nous en publiâmes tout de même les actes durant quelques années. Plus tard, Pilon se retrouverait dans une autre revue avec Paul Beaulieu, Naïm Kattan, Nicole Brossard.

Ensuite, Ricard fut directeur jusqu'en 1986, puis moi jusqu'en 1992. Il devint un émule de Milan Kundera et moi de Julio Cortázar, que nous avions rencontrés grâce aux palabres annuels de la revue à l'Auberge du Mont-Gabriel.

Entre-temps, Brault s'était fait ermite à Saint-Armand. Folch-Ribas rejoindrait Pilon aux *Écrits*. Des anciens, il ne resta plus à la fin que Fernand Ouellette. Il n'y est plus, mais c'est lui qui détient toujours le record de longévité à la revue.

Entre-temps, des femmes entrèrent à la revue, il en était temps. Je pense à Lise Noël, l'essayiste aux fines analyses relatives à l'intolérance dans nos sociétés. Je me souviens en particulier de Suzanne Robert, la romancière, la douceur et la simplicité incarnées, Gaia ait son âme. Puis Marie-Andrée Lamontagne vint, qui me remplaça à la direction.

Une revue est également un combat, les idées sont toujours en lutte. Le tournant des années 1980 fut marqué par un certain nombre d'escarmouches avec les gens d'une autre revue, *la barre du jour* (les majuscules leur déplaisaient), dont les auteurs étaient souvent publiés ensuite aux Herbes rouges.

Pour comprendre cette rivalité, sans doute faut-il retourner à l'année 1960 ou un peu avant, chez les auteurs de l'Hexagone, groupe plus hétérogène qu'on ne l'a dit et répété. La fondation de *Liberté* fut marquée presque aussitôt par un schisme et des défections. À l'occasion de la fameuse grève des réalisateurs de Radio-Canada, la rédaction de la revue prit deux orientations divergentes. La première, avec Pilon, triompha : c'était la littéraire (et culturelle, au sens large). La seconde se voulait plus engagée, plus politique, au sens idéologique du terme, et de gauche, on s'en doute, mais n'eut pas gain de cause. Exit ses thuriféraires Michel van Schendel, Paul-Marie Lapointe et Gilles Hénault. Gaston Miron n'adhérerait à aucun des groupes, restant proche de tous et de chacun.

Il est à noter que les choix proprement littéraires des deux factions différaient aussi. Dans un numéro de 1960, les premiers se réclament d'Alain Grandbois, grand seigneur, roi de cœur, voyageur, propriétaire de belles voitures, libérateur des esprits, grande âme, bref tout le contraire d'Hector de Saint-Denys Garneau, un souffreteux, un complexé, un *nobody* malgré sa généalogie. Les seconds, eux, lisent plutôt les surréalistes, Gauvreau et Giguère par exemple, et fréquentent les automatistes. Cet héritage, fait d'une filiation et d'une rupture, se reflétera diversement dans les préférences des animateurs de la revue *Liberté* des années ultérieures, encore que l'étoile de Garneau deviendra de moins en moins problématique et que celle de Grandbois aura tendance à pâlir.

C'est autour de 1980 que les hostilités culminèrent, entre les membres de la deuxième génération de *Liberté*, revue dite traditionnelle par les progressistes, et les membres de la revue de la nouvelle écriture, l'ancienne *barre du jour* devenue la *nouvelle barre du jour* avec le départ de Nicole Brossard et l'arrivée des Collette, Corriveau, Cotnoir, etc. Dix ans plus tard, il n'y aurait pas de nouvelle *nouvelle barre*, car la brunante tomba sur la revue en 1990 avec la faillite. Elle ne fit pas faillite parce que les subventions lui furent retirées, les subventions lui furent retirées parce qu'elle faisait faillite.

Liberté avait des francs-tireurs, il est vrai appuyés par Radio-Canada et par l'université, mais s'attaquait à une armée bien organisée,

qui recrutait à l'UNEQ et dans le corps professoral des cégeps. De jolies salves furent tirées dans nos pages, dans *Le Devoir* aussi. Dans un compte rendu, Pilon parla d'un gag à propos d'un texte formaliste, ou féministe, ou les deux, j'oublie. En 1977, Pierre Nepveu pestait contre les académismes en devenir et prévenait contre les clichés de la libération sexuelle, du trip cosmique, du féminisme, de la lutte des classes, du narcissisme, du passage obligé du poème au *texte*. *Texte* était un mot de la pensée magique d'alors, un mot *sexy* dirait une ministre canadienne d'aujourd'hui parlant du cancer. C'était la clé du champ restreint de l'écriture nouvelle, un mot de passe importé de France, de Roland Barthes, de *Tel Quel*.

Moi-même, en 1979, je jouai à l'exorciste en ciblant en Nicole Brossard la papesse de la modernité dans un article somme toute anodin sur son *Centre blanc*, intitulé « L'ombilic d'une nymphe » (n° 121), mais qui scandalisa l'armada des barreaux du jour ainsi que le club d'herboristes des frères Hébert.

Melançon renchérit en 1984, en questionnant la réputation de grand écrivain de la Brossard, avec tout le charabia qu'il y a dans ses livres (n° 155). Jean Larose, en 1985, il parla, à propos des soi-disant nouveaux écrivains, de leur « paresse travestie en énigmes » (n° 159), tandis que Jean-Pierre Issenhuth ramènera épisodiquement la poésie des fonctionnaires de l'avant-garde à de la peinture par numéros.

Évidemment, nous essayâmes quelques tirs ennemis. Issenhuth fut qualifié par Jean Royer d'ennemi des poètes, et l'un et l'autre s'en féliciteront par la suite. Larose fut vilipendé dans les collèges. Jean-Yvès Collette écrivit à Pilon pour me dénoncer après m'avoir invité en vain à me joindre à sa revue, puis il se recycla, à ce qu'il paraît, dans la littérature érotique. D'autres roquettes tombèrent ici et là.

Vers 1990, la lutte devint interne. Deux tendances pouvaient être constatées. Elles avaient émergé dans le travail des deux rédacteurs en chef qui m'avaient assisté : d'abord Issenhuth avait développé le volet littéraire avec des numéros sur Rina Lasnier et sur Graeme Gibson par exemple ; puis Turgeon, le volet sociopolitique avec des numéros sur le FLQ et sur les Amérindiens par exemple. Où irait ensuite la revue ? Le meilleur de *Liberté* aura toujours reposé sur un équilibre des deux champs, le littéraire et le culturel, même instable, surtout instable, pourvu que des écrivains en assurent le balancier, la proportion, le mouvement, qu'une écriture en assume les vibrations, les charges, les potentiels. Or le clivage s'accrut et une fissure apparut quand Turgeon eut des démêlés avec la justice

et nous demanda notre appui : nous étions partagés. Exit Turgeon au bout du compte.

L'ironie de l'affaire, c'est qu'à notre tour nous étions devenus les anciens, et que des jeunes récemment entrés à la revue nous regardaient aller, sans trop aimer ce qu'ils voyaient. Le Coréen d'origine Ook Chung s'en irait assez vite, et l'étudiant de McGill, Alain Roy, pressenti pour devenir le nouveau directeur, prétexterait des études postdoctorales pour s'en aller fonder *l'Inconvénient*, revue qui a beaucoup de tenue dans sa sphère, qui privilégie la prose et la critique, qui aime donner, à petits coups de litotes, des leçons de morale.

La naissance de cette revue eut pour conséquence la naissance d'une concurrente, *Contre-jour*, laquelle dans son premier numéro et sous la plume d'Étienne Beaulieu esquinta les auteurs de *l'Inconvénient* et se fit forte de favoriser davantage la philosophie, la poésie, l'intermédialité et un certain romantisme. L'issue du combat n'est pas encore connue. Il y a encore de l'action, des débats, des feux d'artifice. Tant mieux.

Entre-temps, la revue *Liberté* continuait, bien sûr, avec Paul Bélanger, avec Marc-André Brouillette et d'autres, mais je n'y étais plus et ne saurais donc en parler.

Finalement, si j'ose dire, quelques décennies, cela n'est rien.

Du moins sous l'angle de la liberté, même si le mot est un peu galvaudé aujourd'hui. Préférez-vous, pour votre revue préférée, des noms comme *Steak haché* ou *Biscuit chinois* ?

Le propre de *Liberté*, à mon sens, aura été, dans ses grands moments, d'appartenir à des écrivains, d'être faite par eux et pour eux, d'avoir du style, de la classe, de l'ouverture, des espoirs aussi vagues mais aussi vrais que les nuages du vieux Baudelaire ou du jeune romancier français Stéphane Audeguy par exemple, sans oublier les lecteurs bien entendu, bien au contraire, tout en se méfiant comme de la peste des thèses, des idéologies, des programmes, du vedettariat, des ascenseurs, de la dureté et de la mollesse pareillement, des modes, des codes, des truismes et de tous les ismes : narcissisme, altruisme, exhibitionnisme, chauvinisme, exotisme, etc.

Conclure ?

Mais non, justement pas, surtout pas, écrire n'ayant d'autre fin que de n'avoir pas de fin.